

EN GUISE D'INTRODUCTION

Marie VIROLLE

Il aura fallu la solide amitié des compagnes et compagnons de route, les miens certes, mais surtout ceux de Kateb Yacine qui sont encore parmi nous, pour parvenir à bâtir cet impressionnant ensemble — pas moins d'une trentaine de contributions — comme une maison ouverte où retrouver et faire découvrir celui qui nous manque si cruellement depuis trente ans. Sous trois visages, souvent confondus : le poète, l'homme, le militant. Que toutes et tous trouvent ici, d'emblée, mes remerciements les plus vifs et, pour certains, les plus affectueux. Votre aide, votre complicité, votre réactivité ont fait merveille, dans des conditions quelquefois difficiles.

Le projet de ce numéro de la revue *A littérature-action* consacré à Kateb Yacine a secoué l'immobilisme contraint et la sourde angoisse des mois « confinés » ou « post-confinés » que nous vivons, endeuillés parfois. La nouvelle de cette initiative s'est répandue comme une traînée de « *poudre d'intelligence* », des deux côtés de la Méditerranée et au-delà, réveillant les souvenirs, les connivences, et aiguisant quelques analyses. Journalistes, artistes, universitaires, hommes de théâtre ont convergé comme en un Hirak* transnational de papier — qui pour témoigner, qui pour rendre hommage, qui pour actualiser les messages, qui encore pour renouveler les approches de l'œuvre, de sa genèse, de son impact.

Je ne présenterai évidemment pas ici l'immense Kateb ni son œuvre, tant d'autres l'ont fait, et non des moindres, qui pour beaucoup n'ont pas écrit ici...¹ Et je n'exposerai que peu ce qui constitue le fond, pluriel, du numéro — le lecteur, « katébien » novice ou passionné, l'appréciera et y repèrera ce qui peut retenir son attention ou le captiver, peut-être le bousculer. Juste dire que ce volume, touffu comme un maquis, m'apparaît en résistance contre les vents mauvais, les autoritarismes, mais aussi les consensus mous, les manipulations idéologiques et la pensée prête-à-porter. Il est combatif, authentique, chaleureux.

Tout comme l'œuvre de Kateb — « *en fragments* », « *étoilée* » —, ce regroupement de textes et de prises de parole autour de « Kateb Yacine, “*la révolution à l'état nu*” » tisse, re-tisse du sens et de la complexité, sous divers angles, et s'y reprend à nouveau, en une belle obstination protéiforme. Mais, comme l'œuvre encore, il est limpide si l'on comprend ce qui l'anime : un irrépressible désir de faire surgir, sous l'égide de l'« *ancêtre* » aimé, des vérités tues — historiques et politiques —, des fulgurances poétiques efficaces, des solidarités tenaces avec les opprimés, et des forces littéraires nouvelles et vivaces contre les oppresseurs d'hier et d'aujourd'hui. Ces écrits, qui n'ont pas pour

* *Hirak*, en arabe, signifie « Mouvement ». Ce mot désigne la série des manifestations populaires qui ont lieu en Algérie depuis le 16 février 2019.

¹ Quelques noms — liste non exhaustive — de celles et ceux qui ont consacré à Kateb Yacine des thèses, des ouvrages, des articles, des actes de colloques, des numéros de revue, des documentaires, des montages théâtraux... : Jacqueline Arnaud, Charles Bonn, Beida Chikhi, Kamel Dehane, Hafid Gafaïti, Stéphane Gatti, Marc Gontard, Mohamed Kacimi, Naget Khadda, Ghania Khelifi, Joseph Le Coq, Benamar Mediene, Catherine Milkovitch-Rioux, Olivier Neveux, Isidro Romero, Taïeb Sbouaï, Saïd Tamba, Isabella von Treskow, etc.

but d'« encercler » Yacine, raniment la mémoire, individuelle et collective, rendent plus têtue l'envie de vivre et de créer, contre les Absurdies et leurs censures... Irrévérence et « *perturbation* » obligent.

Retrouver Kateb en prison — si jeune ! —, en poète de seize ans, puis en conférencier politique, en journaliste sur le terrain ou au marbre d'*Alger républicain* ; le côtoyer exilé, allant de chambres misérables en petits boulots pénibles, toujours fauché mais entretenant une correspondance élégante et subtile avec des auteurs reconnus ; le voir en écrivain public pour ses frères émigrés ; admirer sa réussite littéraire et théâtrale, « *dans la gueule du loup* » en pleine guerre de Libération ; le contempler au travail avec ses acteurs de l'Action Culturelle des Travailleurs à Bab el Oued, et en dialogue avec les milliers de spectateurs de son théâtre en arabe populaire ou en tamazight dans le moindre village, lycée ou usine ; le deviner parcourant le monde, auprès de ses camarades anti-impérialistes ; l'accompagner dans sa condamnation sans appel des « *frères monuments* » (l'islam politique, déjà) et des ravages qu'ils causent ; le suivre dans sa relégation par les autorités à Sidi Bel Abbès ; observer son retour créatif vers le « *butin de guerre* », cette langue française où il excella, et mesurer la valeur du Grand Prix national des Lettres qui lui fut attribué en France sur le tard, tout en déplorant l'absence de reconnaissance officielle en Algérie ; assister à Avignon, la dernière année de sa vie, à sa dernière pièce, sur Robespierre ; l'entrevoir dans sa relation paternelle avec son fils Amazigh, et explorer quelques-unes de ses amitiés indéfectibles ; l'escorter vers sa dernière demeure au cimetière El Alia à Alger, dans ce qui ressemblait plus à une gigantesque manif qu'à un enterrement ; comprendre l'influence que son œuvre a eue sur les littératures du Maghreb, d'Afrique, de la Caraïbe, et sur les jeunes écrivains d'Algérie, qu'il a si fréquemment encouragés : ce sont ces voyages — intimes, scripturaires ou publics —, et d'autres aussi, que permet le présent numéro spécial.

Kateb Yacine fait partie de ces morts qui « *restent jeunes* », pour reprendre la formule d'Anna Seghers qu'il affectionnait. Je forme le souhait qu'à travers les pages de ce numéro de la revue *A*, sa jouvence « *redouble de férocité* », donnant ainsi un surcroît d'énergie à celles et ceux qui croient désespérer. Je dédie pour ma part ces lignes, en saluant Yacine — qui m'avait fait l'honneur et le bonheur de son estime —, aux oubliés de nos ghettos, aux méprisés de nos oligarchies, aux travailleurs exploités et aliénés, aux chômeurs innombrables à travers le monde, aux prisonniers politiques des dictatures, aux minorités persécutées, aux exilés, migrants et réfugiés, et à toutes les *Nedjma* du monde, qu'elles soient femmes, pays, ou étoiles d'espoir... « *Si je rencontre un esclave, je le remplis de ma violence* », écrivait Kateb Yacine. Une violence de conscience et de parole, raisonnée, et — qui sait ? — salutaire, face à la violence de l'oppression et à la violence de classe.



Marie Virolle, éditrice, co-directrice de la revue *A*, a coordonné de 1996 à 2017 la rédaction de la revue *Algérie Littérature/Action*. Titulaire d'un CAPES de Lettres modernes et d'un doctorat en Anthropologie sociale et culturelle, elle a été directrice de recherche au CNRS jusqu'en 2014. Ayant vécu vingt ans en Algérie, elle a notamment collaboré aux travaux de recherche du CRAPE et des Universités d'Alger et d'Oran. Elle a publié plusieurs ouvrages en Anthropologie du Maghreb, et des dizaines d'articles sur les littératures orales et écrites de l'Algérie. Elle est Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.